

XVII

ASSEMBLÉE DE BORDEAUX

— EXTRAIT DES CARNETS —

Partis à midi 10 minutes. Arrivés à Étampes à 3 heures et quart. Station de deux heures et luncheon.

Après le lunch, nous sommes rentrés dans le wagon-salon pour attendre le départ. La foule l'entourait, contenue par un groupe de soldats prussiens. La foule m'a reconnu et a crié : *Vive Victor Hugo!* J'ai agité le bras hors du wagon en élevant mon képi, et j'ai crié : *Vive la France!* Alors un homme à moustaches blanches, qui est, dit-on, le commandant prussien d'Étampes, s'est avancé vers moi d'un air menaçant et m'a dit en allemand je ne sais quoi qui voulait être terrible. J'ai repris d'une voix plus haute, en regardant tour à tour fixement ce Prussien et la foule : *Vive la France!* Sur quoi, tout le peuple a crié avec enthousiasme : *Vive la France!* Le bonhomme en colère se l'est tenu pour dit. Les soldats prussiens n'ont pas bougé.

Voyage rude, lent, pénible. Le salon-wagon est mal éclairé et point chauffé. On sent le délabrement de la France dans cette misère des chemins de fer. Nous avons acheté à Vierzon un faisan et un poulet et deux bouteilles de vin pour souper. Puis on s'est roulé dans des couvertures et des cabans et l'on a dormi sur les banquettes.

Nous arrivons à Bordeaux à 1 heure et demie après-midi le 14 février. Nous nous mettons en quête d'un logement. Nous montons en voiture et nous allons d'hôtel en hôtel. Pas une place. Je vais à l'Hôtel de Ville et je demande des renseignements. On m'indique un appartement meublé à louer chez M. A. Porte, 13, rue Saint-Maur, près le jardin public. Nous y allons. Charles

loue l'appartement pour 600 francs par mois et paye un demi-mois d'avance. Nous nous remettons en quête d'un logis pour nous et nous ne trouvons rien. A 7 heures, nous revenons à la gare chercher nos malles, ne sachant où passer la nuit. Nous retournons rue Saint-Maur où est Charles. Pour parler avec le propriétaire et son frère qui a deux chambres, 37, rue de la Course, tout près. Nous finissons par nous arranger.

Alice a fait cette remarque : Le 13 nous poursuit. — Tout le mois de janvier nous avons été treize à table le jeudi. Nous avons quitté Paris le 13 février. Nous étions treize dans le wagon-salon, en comptant Louis Blanc, M. Béchet et les deux enfants. Nous logeons 13, rue Saint-Maur!

15 février. — A deux heures je suis allé à l'Assemblée. A ma sortie, une foule immense m'attendait sur la grande place. Le peuple et les gardes nationaux, qui faisaient la haie, ont crié : *Vive Victor Hugo!* J'ai répondu : — *Vive la République! Vive la France!* Ils ont répété ce double cri. Puis cela a été un délire. Ils m'ont recommencé l'ovation de mon arrivée à Paris. J'étais ému jusqu'aux larmes. Je me suis réfugié dans un café du coin de la place. J'ai expliqué dans un speech pourquoi je ne parlais pas au peuple, puis je me suis évadé, c'est le mot, en voiture.

Pendant que le peuple enthousiaste criait : *Vive la République!* les membres de l'Assemblée sortaient et défilaient, impassibles, presque furieux, le chapeau sur la tête, au milieu des têtes nues et des képis agités en l'air autour de moi.

Visite des représentants Le Flô, Rochefort, Lockroy, Alfred Naquet, Emmanuel Arago, Rességuier, Floquet, Eugène Pelletan, Noël Parfait.

J'ai été coucher dans mon nouveau logement, rue de la Course.

16 février. — Aujourd'hui a eu lieu, à l'Assemblée, la proclamation des représentants de Paris. — Louis Blanc a 216,000 voix, il est le premier. — Puis vient mon nom avec 214,000. Puis Garibaldi, 200,000.

L'ovation que le peuple m'a faite hier est regardée par la majorité comme une insulte pour elle. De là, un grand déploiement de troupes sur la place (armée, garde nationale, cavalerie). Avant mon arrivée, il y a eu un incident à ce sujet. Des hommes de la droite ont demandé qu'on protégât l'Assemblée (contre qui? contre moi?). La gauche a répliqué par le cri de : *Vive la République!*

A ma sortie, on m'a averti que la foule m'attendait sur la grande place.

Je suis sorti, pour échapper à l'ovation, par le côté du palais et non par la façade; mais la foule m'a aperçu, et un immense flot de peuple m'a tout de suite entouré en criant : — *Vive Victor Hugo!* J'ai crié : *Vive la République!* Tous, y compris la garde nationale et les soldats de la ligne, ont crié : *Vive la République!* J'ai pris une voiture que le peuple a suivie.

L'Assemblée a constitué aujourd'hui son bureau. Dufaure propose Thiers pour chef du pouvoir exécutif.

Nous dînerons pour la première fois chez nous, 13, rue Saint-Maur. J'ai invité Louis Blanc, Schœlcher, Rochefort et Lockroy. Rochefort n'a pu venir. Après le dîner, nous sommes allés chez Gent, quai des Chartrons, à la réunion de la gauche. Mes fils m'accompagnaient. On a discuté la question du chef exécutif. J'ai fait ajouter à la définition : *nommé par l'Assemblée et révocable par elle*.

Le général Cremer est venu ce matin nous rendre compte des dispositions de l'armée.

17 février. — Gambetta, à l'Assemblée, m'a abordé et m'a dit : — Mon maître, quand pourrais-je vous voir? J'aurais bien des choses à vous expliquer.

Thiers est nommé chef du pouvoir exécutif. Il doit partir cette nuit pour Versailles, où est la Prusse.

18 février. — Ce soir, réunion de la gauche, rue Lafaurie-Monbadon. La réunion m'a choisi pour président. Ont parlé Louis Blanc, Schœlcher, le colonel Langlois, Brisson, Lockroy, Millière, Clemenceau, Martin Bernard, Joigneaux. J'ai parlé le dernier et résumé le débat. On a agité des questions graves, le traité Bismarck-Thiers, la paix, la guerre, l'intolérance de l'Assemblée, le cas d'une démission à donner en masse.

19 février. — Le président du Cercle national de Bordeaux est venu mettre ses salons à ma disposition.

Mon hôtesse, M^{me} Porte, fort jolie femme, m'a envoyé un bouquet.

Thiers a nommé ses ministres. Il prend le titre équivoque et suspect de *président chef du pouvoir exécutif*. L'Assemblée s'ajourne. On sera convoqué à domicile.

Nous avons dîné à la maison. Puis nous sommes allés, Victor et moi, à la réunion de la gauche que j'ai présidée.

20 février. — Aujourd'hui encore le peuple m'a acclamé comme je sortais de l'Assemblée. La foule en un instant est devenue énorme. J'ai été forcé de me réfugier chez Martin Bernard qui demeure dans une rue voisine de l'Assemblée.

J'ai parlé dans le 11^e bureau. La question de la magistrature (qui nous fait des pétitions pour que nous ne la brisions pas) est venue à l'improviste. J'ai bien parlé. J'ai un peu terrifié le bureau.

Petite Jeanne est de plus en plus adorable. Elle commence à ne vouloir plus me quitter.

21 février. — M^{me} Porte, mon hôtesse de la rue de la Course, m'envoie tous les matins un bouquet par sa petite fille.

Je promène Petit Georges et Petite Jeanne à tous mes moments de liberté. On pourrait me qualifier ainsi : *Victor Hugo représentant du peuple et bonne d'enfants*.

Le soir, j'ai présidé la réunion de la gauche radicale.

25 février. — Le soir, réunion des deux fractions de la gauche, gauche radicale, gauche politique, rue Jacques-Bell, dans la salle de l'Académie. Ont parlé Louis Blanc, Emmanuel Arago, Vacherot, Jean Brunet, Bethmont, Peyrat, Brisson, Gambetta et moi.

Je ne crois pas que mon projet de fusion, ou même d'entente cordiale, réussisse. Schœlcher et Edmond Adam m'ont reconduit jusque chez moi.

26 février. — J'ai aujourd'hui soixante-neuf ans.

J'ai présidé la réunion de la gauche.

27 février. — J'ai donné ma démission de président de la gauche radicale pour laisser à la réunion toute son indépendance.

28 février. — Thiers a apporté à la tribune le traité. Il est hideux. Je parlerai demain. Je suis inscrit le septième; mais Grévy, le président de l'Assemblée, m'a dit : — Lèvez-vous et demandez la parole quand vous voudrez. L'Assemblée voudra vous entendre.

Ce soir, nous nous sommes réunis dans les bureaux. Je suis du 11^e. J'y ai parlé.

1^{er} mars. — Aujourd'hui séance tragique. On a exécuté l'empire, puis la France, hélas ! On a voté le traité Shylock-Bismarck. J'ai parlé.

Louis Blanc a parlé après moi et supérieurement parlé.

J'ai eu à dîner Louis Blanc et Charles Blanc.

Le soir, je suis allé à la réunion rue Lafaurie-Monbadon, que j'ai cessé de présider. Schœlcher présidait. J'y ai parlé. Je suis content de moi.

2 mars. — Charles revenu. Grand bonheur.

Pas de séance aujourd'hui. Le vote de la paix a entr'ouvert le filet prussien. J'ai reçu un paquet de lettres et de journaux de Paris. Deux numéros du *Rappel*.

Nous avons dîné en famille tous les cinq. Puis, je suis allé à la réunion.

Puisque la France est mutilée, l'Assemblée doit se retirer. Elle a fait la plaie et est impuissante à la guérir. Qu'une autre Assemblée la remplace. Je

voudrais donner ma démission. Louis Blanc ne veut pas. Gambetta et Rochefort sont de mon avis. Débat.

3 mars. — Ce matin, enterrement du maire de Strasbourg, mort de chagrin. Louis Blanc est venu me trouver avec trois représentants, Brisson, Floquet et Cournet. Il vient me consulter sur le parti à prendre quant aux démissions. Rochefort et Pyat, avec trois autres, donnent la leur. Mon avis serait de nous démettre. Louis Blanc résiste. Le reste de la gauche ne semble pas vouloir de la démission en masse.

Séance.

En montant l'escalier, j'ai entendu un bonhomme de la droite, duquel je voyais le dos, dire à un autre : — Louis Blanc est exécration, mais Victor Hugo est pire.

Nous avons tous diné chez Charles qui avait invité Louis Blanc et MM. Lavertujon et Alexis Bouvier.

Le soir, nous sommes allés à la réunion rue Lafaurie-Monbadon. Le président de l'Assemblée ayant fait aujourd'hui les adieux de l'Assemblée aux membres démissionnaires pour l'Alsace et la Lorraine, ma motion acceptée par la réunion (leur maintenir indéfiniment leur siège) est sans objet, puisque la question est décidée. La réunion semble pourtant y tenir. Nous aviserons.

4 mars. — Réunion de la gauche. M. Millière propose, ainsi que M. Délescluze, un acte d'accusation contre le gouvernement de la Défense nationale. Il termine en disant que quiconque ne s'associera pas à lui en cette occasion est *dupe ou complice*. Schœlcher se lève et dit : — Ni dupe, ni complice. Vous en avez menti.

5 mars. — Séance à l'Assemblée.

Le soir, réunion. Louis Blanc, au lieu d'un acte d'accusation en forme de l'ex-gouvernement de Paris, demande une enquête. Je m'y rallie. Nous signons.

Réunion de la gauche. On parle d'une grande fermentation dans Paris. Le gouvernement qui reçoit ordinairement de Paris un minimum de quinze dépêches télégraphiques par jour, n'en avait pas reçu aujourd'hui une seule à dix heures du soir. Six dépêches adressées à Jules Favre sont restées sans réponse. Nous décidons que Louis Blanc ou moi interpellons le gouvernement demain sur la situation de Paris, si l'anxiété continue et si la situation n'est pas éclaircie. Nous nous verrons avant l'ouverture de la séance.

Une députation de Lorrains et d'Alsaciens est venue nous remercier.

6 mars. — A midi nous avons tous déjeuné en famille chez Charles. J'ai mené ces deux dames à l'Assemblée. Question du transfèrement de l'Assemblée

à Versailles ou à Fontainebleau. Ils ont peur de Paris. J'ai parlé dans le 11^e bureau. J'ai failli être nommé commissaire. J'ai eu dix-huit voix, mais un M. Lucien Brun en a eu dix-neuf.

Réunion rue Lafaurie. J'ai fait la proposition de nous refuser demain tous à discuter Paris, et de rédiger un manifeste en commun signé de tous, et déclarant que nous donnions nos démissions si l'Assemblée allait ailleurs qu'à Paris. La réunion n'a pas adopté mon avis et m'a engagé à discuter. J'ai refusé. Louis Blanc parlera.

8 mars. — J'ai donné ma démission de représentant.

Il s'agissait de Garibaldi. Il avait été nommé en Algérie. On a proposé d'annuler l'élection. J'ai demandé la parole. J'ai parlé. Tumulte et rage de la droite. Ils ont crié : *A l'ordre!* C'est curieux à lire au *Moniteur*. Devant cette furie, j'ai fait un geste de la main, et j'ai dit :

— Il y a trois semaines, vous avez refusé d'entendre Garibaldi. Aujourd'hui vous refusez de m'entendre. Cela me suffit. Je donne ma démission.

Je suis allé pour la dernière fois à la réunion de la gauche.

9 mars. — Ce matin, trois membres de la réunion gauche modérée, qui siège salle de l'Académie, sont venus députés par la réunion, qui me prie, à l'unanimité de deux cent vingt membres, de retirer ma démission. M. Paul Bethmont portait la parole. J'ai remercié et refusé.

Puis est venue une autre insistance, d'une autre réunion, dans le même but. La réunion de centre gauche, dont font partie MM. d'Haussonville et de Rémusat, me prie, à l'unanimité, de retirer ma démission. M. Target portait la parole. J'ai remercié et refusé.

M. Louis Blanc est monté à la tribune et m'y a fait ses adieux avec grandeur et noblesse.

10 mars. — Louis Blanc a parlé hier et aujourd'hui. Hier, de ma démission. Aujourd'hui, de la question de Paris. Noblement et grandement toujours.

11 mars. — Nous nous préparons au départ.

12 mars. — Force visites. Foule chez moi. M. Michel Lévy vient me demander un livre. M. Duquesnel, directeur associé de l'Odéon, vient me demander *Ruy Blas*. Nous partirons probablement demain. Charles, Alice et Victor sont allés à Arcachon. Ils reviennent dîner avec nous.

Petit Georges, souffrant, va mieux.

Louis Blanc est venu dîner avec moi. Il va partir pour Paris.

13 mars. — Cette nuit, je ne dormais pas, je songeais aux nombres, ce qui était la rêverie de Pythagore. Je pensais à tous ces 13 bizarrement accumulés et mêlés à ce que nous faisons depuis le 1^{er} janvier, et je me disais encore que je quitterais cette maison où je suis le 13 mars. En ce moment, s'est produit tout près de moi le même frapement nocturne (trois coups comme des coups de marteau sur une planche) que j'ai déjà entendu deux fois dans cette chambre.

Nous avons déjeuné chez Charles avec Louis Blanc. J'ai été voir Rochefort. Il demeure rue Judaïque, n° 80. Il est convalescent d'un érysipèle qui l'a mis un moment en danger. Il avait près de lui MM. Alexis Bouvier et Mourot que j'ai invités à dîner aujourd'hui en les priant de transmettre mon invitation à MM. Claretie, Guillemot et Germain Casse, dont je voudrais serrer la main avant mon départ.

En sortant de chez Rochefort, j'ai un peu erré dans Bordeaux. Belle église en partie romane. Jolie tour gothique fleuri. Superbe ruine romaine (rue du Colisée) qu'ils appellent le palais Gallien. Victor vient m'embrasser. Il part à six heures pour Paris avec Louis Blanc.

A 6 heures et demie, je suis allé au restaurant Lanta. MM. Bouvier, Mourot et Casse arrivent. Puis Alice. Charles se fait attendre.

7 heures du soir. Charles est mort.

Le garçon qui me sert au restaurant Lanta est entré et m'a dit qu'on me demandait. Je suis sorti. J'ai trouvé dans l'antichambre M. Porte, qui loue à Charles l'appartement de la rue Saint-Maur, n° 13. M. Porte m'a dit d'éloigner Alice qui me suivait. Alice est rentrée dans le salon. M. Porte m'a dit : — Monsieur, ayez de la force. Monsieur Charles... — Eh bien? — Il est mort.

Mort! Je n'y croyais pas. Charles!... Je me suis appuyé au mur.

M. Porte m'a dit que Charles, ayant pris un fiacre pour venir chez Lanta, avait donné ordre au cocher d'aller d'abord au café de Bordeaux. Arrivé au café de Bordeaux, le cocher en ouvrant la portière avait trouvé Charles mort. Charles avait été frappé d'apoplexie foudroyante. Quelque vaisseau s'était rompu. Il était baigné de sang. Ce sang lui sortait par le nez et par la bouche. Un médecin appelé a constaté la mort.

Je n'y voulais pas croire. J'ai dit : — C'est une léthargie. J'espérais encore. Je suis rentré dans le salon, j'ai dit à Alice que j'allais revenir et j'ai couru rue Saint-Maur. A peine étais-je arrivé qu'on a rapporté Charles.

Hélas! mon bien-aimé Charles! Il était mort.

J'ai été chercher Alice. Quel désespoir!

Les deux petits enfants dorment.

14 mars. — Je relis ce que j'écrivais le matin du 13 au sujet de ce frapement entendu la nuit.

Charles est déposé dans le salon du rez-de-chaussée de la rue Saint-Maur.

Il est couché sur un lit et couvert d'un drap sur lequel les femmes de la maison ont semé des fleurs. Deux voisins, ouvriers, et qui m'aiment, ont demandé à passer la nuit près de lui. Le médecin des morts, en découvrant ce pauvre cher mort, pleurait.

J'ai envoyé à Meurice une dépêche télégraphique ainsi conçue :

« Meurice, 18, rue Valois. — Affreux malheur. Charles est mort ce soir 13. Apoplexie foudroyante. Que Victor revienne immédiatement. »

Le préfet a envoyé cette dépêche par voie officielle.

Nous emporterons Charles. En attendant, il sera mis au dépositaire.

MM. Alexis Bouvier et Germain Casse m'aident dans tous ces préparatifs qui sont des déchirements.

À 4 heures, on a mis Charles dans le cercueil. J'ai empêché qu'on fit descendre Alice. J'ai baisé au front mon bien-aimé, puis on a soudé la feuille de plomb. Ensuite on a ajouté le couvercle de chêne et serré les écrous du cercueil ; et en voilà pour l'éternité. Mais l'âme nous reste. Si je ne croyais pas à l'âme, je ne vivrais pas une heure de plus.

J'ai dîné avec mes deux petits-enfants, Petit Georges et Petite Jeanne.

J'ai consolé Alice. J'ai pleuré avec elle. Je lui ai dit *tu* pour la première fois.

(Payé au restaurant Lanta le dîner d'hier, où nous attendions Charles, où Alice était, où je n'étais pas.)

15 mars. — Depuis deux nuits je ne dormais pas, j'ai un peu dormi cette nuit.

Edgar Quinet est venu hier soir. Il a dit en voyant le cercueil de Charles déposé dans le salon :

— Je te dis adieu, grand esprit, grand talent, grande âme, beau par le visage, plus beau par la pensée, fils de Victor Hugo !

Nous avons parlé ensemble de ce superbe esprit envolé. Nous étions calmes. Le veilleur de nuit pleurait en nous entendant.

Le préfet de la Gironde est venu. Je n'ai pu le recevoir.

Ce matin, à 10 heures, je suis allé rue Saint-Maur, 13. La voiture-fourgon des pompes funèbres était là. MM. Bouvier et Mourot m'attendaient. Je suis entré dans le salon. J'ai baisé le cercueil. Puis on l'a emporté. Il y avait une voiture de suite. Ces messieurs et moi y sommes montés. Arrivés au cimetière, on a retiré le cercueil de la voiture-fourgon, et six hommes l'ont porté à bras. MM. Alexis Bouvier, Mourot et moi, nous suivions, tête nue. Il pleuvait à verse. Nous avons marché derrière le cercueil.

Au bout d'une longue allée de platanes, nous avons trouvé le dépositaire, cave éclairée seulement par la porte. On y descend par cinq ou six marches. Il y avait plusieurs cercueils, attendant, comme va attendre celui de Charles. Les porteurs ont descendu le cercueil. Comme j'allais suivre, le gardien du dépo-

sitoire m'a dit : — On n'entre pas. — J'ai compris et j'ai respecté cette solitude des morts. MM. Alexis Bouvier et Mourot m'ont ramené rue Saint-Maur, 13.

Alice était en syncope. Je lui ai fait respirer du vinaigre et je lui ai frappé dans les mains. Elle s'est réveillée et a dit : — Charles, où es-tu ?

Je suis accablé de douleur.

16 mars. — Petite Jeanne souffre de ses dents. Elle a mal dormi.

A midi, Victor arrive, avec Barbieux et Louis Mie. Nous nous embrassons en silence et en pleurant. Il me remet une lettre de Meurice et de Vacquerie.

Nous décidons que Charles sera dans le tombeau de mon père au Père-Lachaise, à la place que je me réservais. J'écris à Meurice et à Vacquerie une lettre où j'annonce mon départ avec le cercueil pour demain et notre arrivée à Paris pour après-demain. Barbieux partira ce soir et leur portera cette lettre.

17 mars. — Nous comptons partir de Bordeaux avec mon Charles, tous, ce soir, à 6 heures.

Nous sommes allés, Victor et moi, avec Louis Mie, chercher Charles au dépositaire. Nous l'avons porté au chemin de fer.

Nous sommes partis de Bordeaux à 6 h. 30 du soir. Arrivés à Paris à 10 h. 30 du matin.

18 mars. — A la gare, on nous reçoit dans un salon où l'on me remet les journaux; ils n'annoncent notre arrivée que pour midi. Nous attendons. Foule, amis.

A midi, nous partons pour le Père-Lachaise. Je suis le corbillard, tête nue, Victor est près de moi. Tous nos amis suivent, et le peuple. On crie : Chapeaux bas !

Place de la Bastille, il se fait autour du corbillard une garde d'honneur spontanée de gardes nationaux qui passent le fusil abaissé. Sur tout le parcours jusqu'au cimetière, des bataillons de garde nationale rangés en bataille présentent les armes et saluent du drapeau. Les tambours battent aux champs. Les clairons sonnent. Le peuple attend que je sois passé et reste silencieux, puis crie : *Vive la République !*

Il y avait partout des barricades qui nous ont forcés à de longs détours. Foule au cimetière. Au cimetière, dans la foule, j'ai reconnu Millière, très pâle et très ému, qui m'a salué, et ce brave Rostan. Entre deux tombes une large main s'est tendue vers moi et une voix m'a dit : — Je suis Courbet. En même temps j'ai vu une face énergique et cordiale qui me souriait avec une larme dans les yeux. J'ai vivement serré cette main. C'est la première fois que je vois Courbet.

On a descendu le cercueil. Avant qu'il entrât dans la fosse, je me suis mis à genoux et je l'ai baisé. Le caveau était béant. Une dalle était soulevée. J'ai regardé le tombeau de mon père que je n'avais pas vu depuis l'exil. Le cippe était noirci. L'ouverture était trop étroite, il a fallu limer la pierre. Cela a duré une demi-heure. Pendant ce temps-là, je regardais le tombeau de mon père et le cercueil de mon fils. Enfin, on a pu descendre le cercueil. Charles sera là avec mon père, ma mère et mon frère.

M^{me} Meurice a apporté une gerbe de lilas blanc qu'elle a jetée sur le cercueil de Charles. Vacquerie a parlé. Il a dit de belles et grandes paroles. Louis Mie aussi a dit à Charles un adieu ému et éloquent. Puis je m'en suis allé. On a jeté des fleurs sur le tombeau. La foule m'entourait. On me prenait les mains. Comme ce peuple m'aime, et comme je l'aime ! On me remet une adresse du club de Belleville tout à fait ardente et sympathique signée : *Mil-lière*, président, et *Avrial*, secrétaire.

Nous sommes revenus en voiture avec Meurice et Vacquerie. Je suis brisé. Mon Charles, sois béni !
